

## CHAPITRE III

---

LE BIENHEUREUX SE REND A PARIS — NOVICIAT DE LA PAUVRETÉ — COMMUNAUTÉS DE M. DE LA BARMONDIÈRE ET DE M. BOUCHER

MARIE

La croix est mon arbre de vie  
Je suis la Mère des vivants.  
J'en donne à tous mes bons enfants  
N'en avez-vous point quelque envie?  
J'ai des croix qui sont d'un grand prix  
Mais qui ne sont que pour mes favoris.

Marie, que Montfort a choisie pour sa Mère et qui est pour lui la personnification de la Providence, s'occupe activement de son enfant. « Il semble, dit M. Blain, qu'il apprenait de la Sainte Vierge tout ce qu'il avait à faire, même dans les choses les plus embarrassées, comme la vocation à un état de vie. » Aussi, point de doute, point d'hésitation dans une affaire si importante : la bonne Mère, dans un de ses entretiens intimes avec son enfant, lui a dit qu'un jour, il serait prêtre et missionnaire. Dès lors, c'est vers ce but sublime qu'il dirigera toutes ses études.

Au retour des vacances, notre Bienheureux commença sa théologie à Rennes, sous les PP. Magon et Baron. Mais Dieu était jaloux de ce grand cœur, et voulait seul le posséder : *Sors de ton pays*, lui dit-il comme autrefois à Abraham, *sors de ta famille et de la maison de ton père, et viens dans le lieu que je te montrerai*. Ce lieu était

Paris, où, avec de grands exemples et de doctes leçons, Louis-Marie trouverait un précieux trésor : la touchante dévotion de M. Olier à la Très Sainte Vierge. Au pieux jeune homme était réservé l'honneur de recueillir ce riche héritage, pour le transmettre à tous les chrétiens.

Une demoiselle de Montigny, venue de Paris dans la famille Grignon, parla si avantageusement à Louis du Séminaire de Saint-Sulpice, qu'elle lui inspira un vif désir d'y entrer. Elle proposa même de lui procurer une pension. C'était une bonne fortune que les parents du Bienheureux n'eurent garde de refuser. Il dut donc se préparer à partir au plus tôt.

Une vie nouvelle va commencer pour le pieux jeune homme. Les liens les plus doux de la nature une fois brisés, rien n'arrêtera plus son âme dans son élan vers Dieu. Ce premier voyage, il veut le faire à pied, préluant à cette vie apostolique, si pleine de fatigues et de souffrances, qui bientôt sera la sienne. On essaye en vain de lui faire accepter un cheval. Ce n'est qu'à force d'instances qu'il consent à recevoir un habit neuf et dix écus. Avec ce modeste bagage, il part, accompagné de son frère et de son oncle, qui le conduisent jusqu'à Cesson, à deux lieues de Rennes, et là lui disent adieu.

Livré à lui-même, Louis-Marie écoute l'inspiration divine qui lui dit de rompre et de sacrifier toute attache. Le premier pauvre qui se présente reçoit les dix écus ; à un autre, le Bienheureux cède son habit neuf et demande, en échange, un habit déchiré et malpropre, dont il se revêt avec une joie indicible ; puis, se laissant aller au transport de sa ferveur, il se jette à genoux sur la poussière du chemin et fait vœu de ne jamais rien posséder en propre. A Marie, la bonne Mère du ciel, de subvenir aux besoins de son cher enfant.

Je suis tout sous sa dépendance  
Pour mieux dépendre du Sauveur,  
Laisant tout à sa Providence,  
Mon corps, mon âme et mon bonheur.

Le voilà donc sur la route de Paris. Son seul compagnon est son chapelet, ami dont la conversation n'est pas ennuyeuse. « Les yeux souvent au ciel, le cœur à Saint-Sulpice, l'invocation continuelle de Marie dans la bouche, Montfort parcourt rapidement la distance qui sépare Rennes de la capitale. » Ce voyage fut très pénible. Outre la longueur du chemin et l'ennui de pluies continuelles, le fils du gentilhomme breton dut faire l'apprentissage toujours laborieux de la vie de mendiant et subir nombre de reproches et d'affronts.

Il arriva à Paris, exténué de fatigues, mais le cœur joyeux. Son premier logement dans la grande ville fut une pauvre écurie, où il vécut aux dépens de la Providence. M<sup>lle</sup> de Montigny fut fort surprise de retrouver Louis Grignon sous les haillons d'un mendiant. Elle n'en persista pas moins dans son charitable projet à l'égard du jeune étudiant, mais, privée sans doute des ressources sur lesquelles elle comptait, au lieu de le conduire à Saint-Sulpice, elle le fit entrer dans la communauté de M. de la Barmondière, où le prix de la pension était fort modique. Ceci se passait vers la fin de l'année 1693.

M. de la Barmondière, prêtre très fervent et très mortifié, laissa son nouveau pénitent suivre les inspirations de l'Esprit-Saint et se livrer aux plus effrayantes austérités. Sous cette paternelle direction, le Bienheureux fit de rapides progrès dans la sainteté. Son oraison devint continuelle, et entretenit dans son cœur un amour brûlant envers Dieu. Pour ne pas être distrait par les objets extérieurs, comme pour éviter bien des dangers, il fit un pacte

avec ses yeux. Dans cette ville de Paris, où déjà se trouvaient accumulées tant de merveilles de l'art, il ne connut que les objets intéressants pour sa foi. Ceux qui, dans les rues, le rencontraient baissant continuellement les yeux, étaient fort édifiés de sa modestie et plus encore de sa piété, qui lui faisait discerner et saluer respectueusement les nombreuses images de Marie, placées dans les carrefours et sur les portes des maisons.

A Paris, pas plus qu'ailleurs, le jeune chrétien ne connut le respect humain. Il était fier de ne dépendre que de Dieu, de ne vivre que pour Dieu, et, trouvant son Dieu partout, il l'honorait partout. En Sorbonne, les sourires railleurs, les plaisanteries de ses condisciples n'empêchèrent jamais Louis-Marie de s'agenouiller au commencement et à la fin des classes. Un jour, qu'il avait accompagné un ami chez un banquier, il l'attendit dans le vestibule, nu-tête, à genoux et en prière, comme s'il avait été à l'église.

La communion était sa félicité suprême ici-bas. « Il communiait, dit M. Blain, quatre fois par semaine, mais avec tant de dévotion qu'il en donnait à le voir. Quoique toute sa vie fût une préparation continue à cette grande action, il y ajoutait encore la veille des dispositions plus particulières et prochaines. Ordinairement, il en faisait le sujet de ses entretiens dans les récréations, et il en paraissait uniquement occupé. Son action de grâces était d'une heure, et, pour la faire avec plus de tranquillité et jouir de la présence de son Bien-Aimé, il cherchait les lieux de l'église les plus cachés. »

Une rude épreuve l'attendait au début de sa vie cléricale : on cessa de payer sa pension. Que va devenir le pieux jeune homme, sans asile, sans appui ? Il n'y songea même pas, mais il se jeta avec plus d'abandon entre les bras de Jésus et de Marie : admirable confiance qui fut

récompensée sans retard. M. de la Barmondière, jaloux du trésor confié à ses soins, garda Louis dans sa maison, à condition toutefois qu'il irait veiller les morts dans la paroisse de Saint-Sulpice, et qu'il abandonnerait, à titre de pension, la rétribution attachée à ce pénible service.

Cet emploi avait quelque chose d'humiliant, surtout pour un fils de bonne famille ; de plus, c'était un exercice de charité. Il n'en fallait pas tant pour décider Montfort à accepter la proposition de M. de la Barmondière. Sa grande ferveur l'accompagna dans l'exercice de cette lugubre fonction, et lui fit trouver matière à de nouvelles pénitences. Bien qu'à la communauté il ne mangeât que la moitié de sa portion, pourtant bien maigre, insuffisante même dans la grande disette de cette année, et qu'il se livrât constamment à de laborieuses études, il ne se permettait aucun adoucissement durant ces longues veillées, renouvelées trois ou quatre fois par semaine. Il passait quatre heures en oraison à genoux, les mains jointes et comme immobile. Deux heures étaient consacrées à la lecture spirituelle, deux autres au sommeil, et le reste à l'étude des cahiers de théologie.

Les cadavres, étendus sur leur lit funèbre, inspièrent au saint lévite de solides réflexions. Ces effrayants ravages de la mort, fille du péché, faisaient éclater à ses yeux la vanité des biens les plus estimés dans le monde. Vanité que la beauté, lui disait ce visage hideux d'une dame, autrefois l'ornement de la cour ; vanité que la richesse et le plaisir, lui disaient à leur tour la puanteur et la corruption, qui envahissaient le corps d'un gentilhomme mort après une vie de débauches ; vanité que l'amitié purement naturelle et la considération humaine, proclamait cet abandon où on laissait généralement des êtres jadis tant aimés. Ces leçons de la mort ne furent point perdues.

Mûrissant la jeunesse du Bienheureux, elles le détachèrent complètement de la terre ; puis, passant dans ses discours et ses cantiques, elles allèrent, sous une forme vive et émouvante, éveiller les remords dans les cœurs endurcis, et briser, dans les âmes ferventes, les derniers liens qui les enchaînaient aux choses d'ici-bas ; Montfort prêchait et chantait ce qu'il avait vu, quand il disait :

Arrête ici, passant, regarde cette tombe,  
Riches, grands et petits, à la mort tout succombe.  
Regarde bien comme la mort m'a mis  
Il doit t'en arriver autant, je te le dis.

Pécheurs, approchez du cercueil,  
Venez confondre votre orgueil.  
Là, tout ce qu'on estime tant  
Est enfin réduit à néant.

Esclaves de la vanité,  
Que deviendra votre beauté ?  
L'infection, la puanteur  
Vous rendront un objet d'horreur.

L'état de pauvreté absolue offre bien des amertumes à ceux qui l'embrassent. Louis-Marie en a déjà fait la douloureuse expérience ; mais son cœur n'est pas encore satisfait, le calice n'est pas encore vidé jusqu'à la lie. Pour pratiquer tout ce qu'il y a de plus humiliant dans la pauvreté, le jeune séminariste se fait mendiant. Mais là encore, il s'oublie pour obliger les autres. Des aumônes considérables que lui font de charitables personnes, c'est à peine s'il garde quelque chose pour son propre usage ; souvent, il ne se réserve rien, même dans la plus pressante nécessité. Tout passe de ses mains dans celles des ecclésiastiques nécessiteux et des autres pauvres. Un jour, se présente une malheureuse femme qui lui fait le triste exposé de sa misère. Louis n'a que 30 sous, il les donne

sur-le-champ. Une soutane neuve, dont on lui fait cadeau, n'a pas même l'honneur d'être essayée par lui ; elle va bientôt, en compagnie d'autres habits, faire le bonheur de séminaristes indigents.

Qui s'étonnerait de voir le ciel se manifester en faveur d'un jeune homme si charitable, et Marie, sa bonne Mère, lui venir visiblement en aide ? Le Bienheureux avait un jour besoin d'un habit. Examinant sa bourse, il n'y trouva que 30 sous ; néanmoins, il chargea son voisin de chambre, un pieux laïque nommé M. Le Vallier, d'aller, avec cette modique somme, acheter le vêtement en question : 30 sous pour un vêtement, c'était peu ! M. Le Vallier ne se souciait guère de faire une telle commission, mais Montfort ne voulut rien entendre : « Allez, dit-il, et ne vous mettez pas en peine. Si on veut le vendre plus cher, la Providence y pourvoira. Donnez la pièce de 30 sous au premier pauvre que vous trouverez. »

On devine avec quelles plaisanteries fut accueilli chez le marchand le bon commissionnaire, quand, pour un objet qui valait 20 francs, il ne proposa que les modestes 30 sous. Il s'en revint donc un peu mortifié. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant entre les mains du Bienheureux la somme même exigée par le marchand ! « Pendant que vous étiez occupé à me faire cette charité, dit Montfort, Marie a inspiré à une pieuse personne de m'apporter ces 20 francs. Je vous prie de les donner au marchand. »

Cependant, l'étude de la science théologique allait de pair, chez le fervent séminariste, avec la pratique de la vertu. On put s'en convaincre au moment des examens que M. de la Barmondière faisait passer deux fois par an à ses élèves. Tout le monde admira la vive et profonde intelligence de Louis, les progrès vraiment surprenants qu'il avait faits dans la science sacrée. Parmi ces jeunes

gens studieux, dont plusieurs étaient doués de beaucoup d'esprit, nul ne répondit avec plus de sagesse et de pénétration, tant il est vrai de dire que la piété est utile, à tout, et qu'avec la dévotion à Marie, tous les biens viennent à la fois.

Louis reçut les Ordres mineurs à l'âge de vingt et un ans, en septembre 1694. Ce jour-là même, au sortir de Saint-Lazare, où il avait fait sa retraite, il trouva M. de la Barmondrière étendu sur son lit de mort. C'était un insigne bienfaiteur que Dieu lui enlevait. Aussi, les confrères du Bienheureux étudiaient-ils curieusement sur son visage les impressions de son cœur; ils ne purent rien découvrir. Le nouvel ordonné ne parut ni étonné, ni troublé; ce qui fit dire à l'un des témoins : « M. Grignon, ou vous êtes un grand ingrat, ou vous êtes un grand saint. Vous êtes un grand ingrat, si vous n'êtes pas touché de la mort de votre bienfaiteur; un grand saint, si, étant touché, vous en supprimez les sentiments par vertu. »

Montfort n'était pas insensible, mais il avait placé si haut son refuge, qu'aucun événement ne pouvait altérer sa paix. Son espérance ferme était dans le Père céleste, qui ne lui manquera jamais. Au milieu des difficultés, il se jetait avec abandon entre les bras de sa bonne Mère. Ce sera la pieuse pratique de toute sa vie. « Il allait à Marie, dit M. Blain, avec une simplicité enfantine, lui exposant tous ses besoins temporels aussi bien que spirituels, et il se tenait si assuré d'obtenir l'effet de ses demandes, que jamais ni doute, ni inquiétude, ni perplexité, ne l'embarassaient sur rien. Tout, à son avis, était fait, quand il avait prié sa bonne Mère, et il n'hésitait plus..... Qu'est-ce qui lui a jamais manqué avec le secours de la Reine du ciel? Ceux qui, comme moi, ont connu M. Grignon savent que les miracles de la Providence maternelle sur

lui se multipliaient tous les jours. La divine Marie paraissait parfois oublier le plus zélé et le plus tendre de ses enfants; mais, après avoir éprouvé sa vertu, elle ne tardait plus guère à faire éclater sa tendresse pour lui par quelque nouvelle preuve de sa bonté. »

Marie ne trompa point la confiance de son serviteur. Elle lui ouvrit les portes d'une communauté, où il trouverait en même temps que de grands exemples, de nombreuses occasions de souffrir. Dans cette maison, dirigée par M. Boucher, la nourriture n'était rien moins qu'appétissante. Ces rebuts de boucherie, ces légumes gâtés qu'on présentait aux étudiants, étaient plus propres à éloigner de la table qu'à y attirer. Qu'on ajoute à cet avantage celui de voir les repas préparés par les écoliers eux-mêmes, qui avaient ainsi le plaisir de s'empoisonner à tour de rôle, et l'on comprendra la réflexion de M. Blain, l'un des pensionnaires de M. Boucher : « Chacun pouvait, en allant prendre ses repas, entrer dans la disposition de ce grand saint, qui dit d'aller à table comme à une espèce de tourment : *Ad mensam tanquam ad patibulum.* » Quoique robuste, la santé de Louis-Marie ne tint pas à ce régime. Il n'avait point d'ailleurs interrompu ses austérités. Pendant que la haire sur le dos, il faisait la cuisine, il ressentit les premières atteintes d'une grave maladie. Son premier soin fut de soustraire aux autres le secret de ses mortifications, en se dépouillant de ses instruments de pénitence.

On le transporta à l'Hôtel-Dieu. Sa foi vive lui faisait savourer les charmes de ce beau nom : « Hôtel-Dieu! Je suis dans la maison de Dieu! Quel honneur pour moi! » Bien qu'il n'eût reçu que les Ordres mineurs, le malade fut placé dans une chambre réservée aux prêtres. C'est là que sa grande vertu parut dans tout son éclat. Les bonnes religieuses ne pouvaient se lasser d'admirer cette patience,

cette résignation ou plutôt cette joie au milieu des plus vives souffrances. Bientôt, les rapides progrès de la maladie ne laissèrent plus aucun espoir. Mais, pendant que tout le monde le croyait perdu, le Bienheureux parais-  
sait assuré de sa guérison. Il annonça même à M. Blain son prompt rétablissement. En effet, au moment où on crut tout fini, la maladie disparut. Les forces revinrent avec une telle rapidité que, peu de jours après, le Bienheureux fut en état de reprendre ses études interrompues.

## CHAPITRE IV

SAINT-SULPICE — ESCLAVAGE DE JÉSUS EN MARIE  
NOVICIAT DES ÉPREUVES

De grand cœur, ô Mère affligée,  
Je prendrai part à vos douleurs,  
Pourvu que, parmi vos douceurs,  
Ma croix soit confite et mêlée.  
Point de croix sans vous et Jésus!  
Point de vous deux si la croix n'est de plus!

Une bonne fortune attendait Louis au sortir de l'hôpital. Grâce à une vertueuse dame, qui proposa de payer sa pension, il fut admis au second Séminaire de Saint-Sulpice. Sa réputation de sainteté l'y avait précédé. On l'y accueillit comme un ange de Dieu; le supérieur, M. Bre-  
nier, fit même à cette occasion réciter un *Te Deum* d'actions de grâces. C'était, en effet, une immense faveur que recevait en ce jour cette sainte maison, nul ne devant plus que Montfort l'illustrer par ses vertus et ses travaux.

Marie était-elle étrangère à cet événement? Le Bienheureux n'eut jamais de doute à cet égard. C'était sa bonne Mère qui l'avait attiré à Saint-Sulpice. Car là, elle était Reine et Maitresse. Saint-Sulpice était son domaine, son royaume, depuis que M. Olier lui avait spécialement consacré, et en avait déposé les clés aux pieds de Notre-Dame de Chartres. La pensée de ce pieux fondateur était de former ses prêtres à l'école de Marie, et de les soumettre à sa direction maternelle, pour que, sous cette bénigne